

politique, comme un paradoxe en géographie; c'est une île, ou du moins une presqu'île au milieu d'un continent. Il est dans la prospérité comme nation, et dans un état de faiblesse comme province; plus il se fortifie, plus sa dépendance de la Grande-Bretagne devient précaire. Dieu préserve l'Angleterre d'en faire le dénombrement. Cette fantaisie coûta cher à David. »

ÉTATS-UNIS.

G. F. HARRIS s'embarqua le 7 mai 1817 à Liverpool pour les Etats-Unis; le but de son voyage était d'examiner quels avantages ce pays possédait pour engager un étranger à s'y fixer.

Le 5 juillet on eut connaissance de la terre. « Après une traversée de cinquante-huit jours, dit le voyageur, je ne pouvais me rassasier de la vue de la belle végétation que j'apercevais de tous les côtés; les douces émanations des forêts et des prairies, me causaient une ivresse de plaisir inexprimable. Je me croyais transporté dans l'Elysée. Le phare de Sandy-Hook, les hauteurs de Neversink, les îles avec leurs forts, les jolies maisons de campagne que l'on découvrait çà et là au milieu de grands arbres, offrent un tableau admirable. Nous avançons avec la marée; la perspective changeait à chaque minute à mesure que nous approchions de New-York, qui est à neuf lieues de Sandy-Hook. La scène est animée par les nombreux navires qui se croisent dans toutes les directions. A trois lieues de la ville, les rivages de Long-Island et de Staten-Island, opposés l'un

à l'autre, forment un détroit défendu par des fortifications; on voit d'autres ouvrages un peu plus hauts; les plus considérables sont sur Governor's-Island, à l'embouchure de l'East-River, et sur les îles de Bedlow et d'Ellis, au milieu de la côte du New-Jersey.

« Quand nous entrâmes dans la baie, deux employés de la douane vinrent à bord; combien leur conduite différait de celle des douaniers anglais; polis, honnêtes, raisonnables dans l'exercice de leurs fonctions envers un étranger; quelle idée favorable ils lui font concevoir de la nation chez laquelle il arrive! Hélas! quelle impression différente ces messieurs produisent sur l'Européen qui aborde les côtes de la Grande-Bretagne!

« A midi le navire laissa tomber l'ancre dans le Hudson, près de la ville. Son étendue, les édifices, le grand nombre de vaisseaux, une foule d'autres objets, semblent une illusion lorsque l'on réfléchit que tout cela est l'ouvrage d'une cinquantaine d'années.

« On parle dans cette ville la même langue que dans celle où je m'étais embarqué; mais elle y est exempte des barbarismes, qui chez nous distinguent la classe inférieure, et sont cause que celle qui est au-dessus d'elle ne la comprend pas toujours. On observe encore à New-York des traces de son origine hollandaise dans les noms, et les

édifices, cependant la même chose ayant lieu dans plusieurs parties de l'Angleterre, elle cause si peu de surprise, que souvent je suis tenté de m'imaginer que je me trouve encore dans cette contrée. L'erreur se dissipe en jetant les yeux sur les gens que je rencontre; leur air aisé et dégagé ne peut manquer de frapper un étranger. »

New-York doit à sa position, d'être la ville la plus commerçante des Etats-Unis. Située à l'embouchure d'un fleuve navigable, entourée d'îles qui l'abritent, son port ne gèle jamais, et peut admettre les plus grands vaisseaux. Le fleuve remonte jusqu'à une petite distance du lac Champlain qui va joindre le Saint-Laurent. A cinquante lieues de New-York, le Hudson reçoit à droite le Mohocks dont la source est peu éloignée de celles d'autres rivières qui se jettent dans le lac Ontario. Ainsi cette ville est l'entrepôt naturel du commerce de toute cette partie de l'Amérique septentrionale intérieure, dont la population augmente chaque jour.

La Broadway est la principale rue, elle commence à la Batterie, place d'où la vue que l'on embrasse est magnifique, on aperçoit la baie et les îles; cette rue se prolonge à peu près parallèlement au cours du Hudson pendant trois milles, et offre quelques beaux édifices parmi lesquels on remarque l'Hôtel-de-Ville ou Federal Hall. Quoi-

que défectueux à plusieurs égards, c'est un ornement pour cette cité. Sa façade élégante en marbre blanc, prouve combien l'air est pur; sa destination ajoute au plaisir avec lequel on le contemple. L'intérieur est orné des portraits de Washington et des autres guerriers qui ont défendu la liberté de la patrie. Ce fut dans la galerie de cet édifice que, le 30 avril 1789, Washington jura devant le congrès et une foule innombrable de citoyens réunis dans Broad-Way, de maintenir la constitution fédérale. Quand il eut prêté le serment, il fut proclamé président des Etats-Unis, aux acclamations universelles du peuple.

Parmi les édifices consacrés à la religion, les plus vastes et les plus élégans sont le temple de la Trinité et le temple de Saint-Paul, la principale église catholique; plusieurs ont des clochers. On compte soixante-dix-sept édifices religieux dans cette ville. Elle a plusieurs hôpitaux et d'autres institutions charitables.

L'université de New-York est gouvernée par des administrateurs qui nomment les présidens et les professeurs de tous les collèges, excepté ceux du collège de Columbia, qui jadis s'appelait collège Royal, il changea de nom en 1787. Le collège de médecine et de chirurgie est dans un état florissant.

Quelques-unes des rues voisines du fleuve sont étroites et tortueuses; ce sont les plus anciennes;

les modernes sont larges et bien alignées. Il y avait jadis beaucoup de maisons de bois, et plusieurs étaient extrêmement chétives; aujourd'hui on les construit généralement en brique, et quelques-unes ont trois étages; il y en a d'élégantes. Un Français regrette qu'une ville qui a un si beau port, soit dépourvue de quais.

Les marchés sont au nombre de sept et abondamment fournis. Les auberges sont bonnes; on y mange à table d'hôte comme dans toute l'Amérique.

New-York a une salle de spectacle, un muséum et un cirque. « Les habitans, de même que ceux de Charlestown, se distinguent de ceux des autres villes de Etats-Unis, dit Mellish, par leur politesse, leur gaité et leur hospitalité. Beaucoup de familles d'origine hollandaise ont conservé en partie les mœurs de leurs ancêtres. Les hommes ne quittent presque jamais le cigare, et même les enfans prennent de bonne heure l'habitude de fumer. »

Les femmes sont belles, bien faites et bien élevées; elles n'ont pas ces couleurs fraîches et rosées qui distinguent celles de plusieurs pays de l'Europe; quelques voyageurs ajoutent qu'elles aiment la dépense. D'autres observent au contraire qu'elles vivent très-retirées, et se livrent entièrement aux soins domestiques.

La population de New-York était de 21,863 habitans à l'époque de la déclaration de l'indépendance américaine; d'après le dernier dénombrement fait en 1820; on y a trouvé 125,706 habitans. Cependant le climat est un peu humide; quelques quartiers sont encore sales; l'eau douce est un peu rare. La fièvre jaune y a quelquefois exercé ses funestes ravages.

Mellish qui visita les Etats-Unis en 1811, étant à New-York, profita du départ d'un paquebot pour aller visiter les états formant jadis la Nouvelle-Angleterre. C'est de toutes les parties de l'Union, celle où la population est la plus forte, relativement à l'étendue du territoire; c'est aussi celle où la civilisation est la plus généralement répandue, où le peuple est le plus instruit et le plus laborieux; il a des mœurs austères et l'esprit très-religieux. Ce pays est en même temps le foyer principal de l'activité maritime et commerciale.

« Le vent nous favorisait, dit Mellish, nous voguions rapidement dans le bras de mer renfermé entre Long-Island et le continent. Le rivage des deux côtés est bien cultivé, et garni de jolies maisons. Le temps était superbe. Bientôt nous eûmes à gauche les rivages du Connecticut, où de beaux villages s'élevaient à peu de distance les uns des autres. Après être sortis du bras de mer, nous nous sommes trouvés en face de New-London,

ville située sur un fleuve qui porte le nom de New-Thames, afin que rien ne manquât à sa ressemblance avec la métropole de l'ancienne patrie; mais il y a un peu de différence dans la population et l'importance des deux Londres. Celui du Connecticut ne contient que 3,350 habitans; son commerce se borne au cabotage avec les états plus au sud et à quelques armemens pour les Antilles. Son port est grand, sûr et commode. »

Le Connecticut est divisé en huit comtés; on y compte 275,248 habitans. La plupart sont presbytériens congrégationalistes. Très-rigides observateurs des devoirs de la religion, ils ne souffrent pas que le dimanche on se livre à aucun divertissement, à aucun jeu, même dans l'intérieur de sa maison; que l'on monte à cheval ou en voiture dans l'intérieur des villes. Leurs écoles publiques, leurs fondations charitables méritent des éloges. L'état a, en 1821, un fonds de 1,859,000 dollars (9,295,000 fr.), dont l'intérêt est consacré à l'entretien des écoles.

Le siège du gouvernement alterne entre New-Haven et Hartford. La légistature s'assemble dans la dernière de ces villes au printemps, et dans la première en automne.

La surface du pays est entrecoupée de montagnes peu élevées, de collines et de vallées; l'on y voit peu de plaines. Le sol est généralement

gras et fertile, et si bien cultivé, qu'en plusieurs endroits on croit voir un jardin bien tenu. On récolte toutes sortes de grains, un peu de chanvre; mais on s'occupe principalement de l'éducation du bétail; le beurre et le fromage sont excellens. Les routes très-nombreuses, sont entretenues avec le plus grand soin.

Quoique cet état soit exposé à une chaleur et à un froid très-grands, et à des changemens soudains de température, le climat est très-sain. Les vents du nord qui règnent pendant l'hiver sont perçans; en revanche, l'atmosphère est d'une pureté sans égale.

Le Connecticut expédie dans d'autres états et aux Antilles, les productions de son sol et les produits de sa pêche. On y voit plus de manufactures que dans les autres états de l'Union, excepté celui de Rhode-Island; on y fabrique des toiles de coton, du drap, du fer blanc, des outils en fer, des armes à feu; on y distille de l'eau-de-vie de grains; il y a des verreries, des papeteries, des tanneries, des ateliers de carrossier, d'horlogerie, etc.

Le fleuve qui donne son nom à l'état, prend sa source à la frontière septentrionale de New-Hampshire qu'il sépare du Vermont, coule du nord au sud, traverse le Massachusetts et le Connecticut, et se jette dans le Long-Island-Sound après un cours de 136 lieues.

Hartford, semi-capitale de l'état, est située sur la rive gauche du Connecticut qui est navigable jusque là pour les navires tirant au plus huit pieds d'eau. Cette ville éloignée de 15 lieues de la mer, est généralement bien bâtie. On y a fondé une institution pour les sourds-muets. Elle a 4,800 habitans; placée sur des routes qui aboutissent à de grandes villes, elle est très-vivante et fort commerçante; de l'autre côté du Connecticut, à son confluent avec l'Hockanum, est East-Hartford, ville de 3,400 habitans, qui a plusieurs usines. Un pont de pierre de six arches et long de 974 pieds, joint les deux villes.

New-Haven, la seconde semi-capitale, est bâtie sur les bords d'une grande baie qui a quatre milles de profondeur; deux petites rivières bornent l'une à l'est et l'autre à l'ouest. Au nord de cette ville s'étend une belle plaine qui se termine à des rochers escarpés hauts de 350 pieds. Les rues de New-Haven sont simplement sablées, mais fort propres et bordées d'arbres. La plupart des maisons sont en bois; presque toutes ont des vergers. Cette ville fondée par des Hollandais, porte beaucoup de marques de l'esprit d'ordre, de symétrie et de propreté qui distingue ce peuple. Son port bien abrité est peu profond, et se comble graduellement de vase. Cependant le commerce maritime

est actif. New-Haven à 7,150 habitans ; son collège est florissant.

« En passant vis-à-vis de New-London, dit Mellish, nous avons pénétré entre deux petites îles séparées l'une de l'autre de quelques brasses seulement, et nous avons traversé le canal situé à l'extrémité du Long-Island-Sound et désigné par le nom de race (la course). Une chaîne de petites îles qui coupe obliquement l'issue du bras de mer, occasionne par sa position un courant très-rapide quand la marée monte ou descend.

« En entrant dans la baie de Narraganset, j'y aperçus un grand nombre de petits navires mouillés. Le 28 août nous avons laissé tombé l'ancre dans la rade de Newport. Cette ville est située à l'extrémité sud-ouest de Rhode-Island, île qui donne son nom à l'état, et qui a quatre lieues de longueur du nord au sud, et une lieue de largeur. Newport est bien bâti sur la pente d'une colline qui s'élève vers l'est. On y compte onze cents maisons qui ont un air antique, et 7,400 habitans. Elle souffrit beaucoup pendant la guerre de l'indépendance ; l'ennemi l'ayant occupée pendant très-long-temps, elle se ressent encore de ses malheurs qu'il l'ont appauvrie et dépeuplée. Sa position agréable, la salubrité de son climat qui est passée en proverbe, et l'a fait nommer l'Eden de l'Amérique, la rendent en été le rendez-vous

d'un grand nombre d'étrangers, notamment des habitans des états du sud. C'est peut-être la ville du monde où le marché au poisson soit le mieux approvisionné. On y en apporte près de soixante espèces différentes, tous très-bons.

« Le port est l'un des plus beaux du monde, et défendu par trois forts ; sur une île où il y en a un de bâti, s'élève un hôpital militaire appartenant aux Etats-Unis.

« M'étant embarqué dans le bateau à vapeur, je traversai la baie de Narraganset, longue de 33 milles et large de 12 milles, vis-à-vis de Newport, en y comprenant les îles qu'elle renferme. Elle se partage en plusieurs bras et reçoit trois fleuves principaux. Ses rives sont couvertes de jolies habitations.

« En arrivant à Providence, je fus surpris d'y voir à l'ancre un navire de 900 tonneaux ; il était destiné pour les Indes orientales ; le lendemain une vente de marchandises de ce pays devait avoir lieu. La situation de Providence à l'extrémité septentrionale de la baie de Narraganset, et sur la rive gauche du Seekhonk ou Pâtucket, est très-favorable pour le commerce ; il y est florissant, les manufactures sont très-actives. Cette ville est très-bien bâtie ; deux beaux ponts traversent le Pâtucket, un autre unit les deux rives du Providence-River, bras du Narraganset. L'université existe

depuis 1770. La population de Providence est de 11,800 âmes.

« Avant de quitter cette petite ville si intéressante, je dois avouer, dit Mellish, que j'avais à combattre de fortes préventions contre les mœurs et l'éducation de l'Amérique. Rien de plus ordinaire pour un Anglais, que de se représenter sa patrie comme le modèle de la perfection, et de douter que l'on trouve dans les autres pays les avantages qu'elle offre. C'est surtout pour les Etats-Unis de l'Amérique que ce doute existe. On est réellement surpris de voir que, malgré le commerce habituel entre les deux nations, il règne dans la Grande-Bretagne tant d'ignorance, ou pour mieux dire tant d'idées fausses sur ce qui concerne l'Amérique. C'est à cette circonstance que j'attribue mes préventions particulières, car je suis heureusement étranger à ce que l'on appelle préjugé national. Je ne puis considérer un objet sous un jour différent de celui sous lequel il se présente réellement, et je remarque avec plaisir que la nation américaine a des mœurs et parle une langue qui doivent être le résultat d'une éducation égale au moins à celle que l'on reçoit dans la Grande-Bretagne. Mon observation ne se borne pas aux villes maritimes. Le pays autour de Providence est peuplé d'hommes très-civilisés et très-industrieux. »

L'état de Rhode-Islande est effectivement, comme on l'a déjà observé, celui où l'industrie a pris le plus grand essor. C'est un des plus petits de l'Union, sa surface n'étant que de 1,550 milles carrés. Sa population, en 1820, était de 83,100 habitans. Le sol est uni, excepté dans le nord où s'élèvent des collines rocailleuses; le terrain sur le continent est sablonneux et léger; sur les bords du Narranganset et dans les îles de cette baie il est très-fertile; en général il convient mieux pour le pâturage que pour l'agriculture. Le minéral de fer est abondant, on y trouve un peu de cuivre et beaucoup de pierre calcaire.

Newport et Providence sont les deux principales villes; la législature s'y assemble; elle tient aussi ses sessions à East-Greenwich et à South-Kingston.

Mellish prit à Providence la voiture publique pour aller à Boston. Il faisait du brouillard, il ne put pas bien examiner le pays qu'il traversait; il lui parut assez mal cultivé; des deux côtés de la route s'étendaient des champs de blé, on rencontra plusieurs voitures chargées de pommes qui allaient à Providence. On fait beaucoup de cidre dans ces cantons.

A quatre milles de Providence on passe le Pâtucket, et l'on entre dans l'état de Massachusetts. La ville de Pâtucket, située sur ce fleuve, est moitié dans un état et moitié dans l'autre. L'on a profité

des chutes d'eau , pour y établir des manufactures de toile de coton , des clouteries et d'autres usines.

La route était excellente , elle traversait un pays ondulé , pierreux et peu fertile , par conséquent médiocrement peuplé ; les arbres fruitiers y sont très-communs. Le sol s'améliore en approchant de Dedham , jolie petite ville bâtie en bois et arrosée par le Charles-River ainsi que par le Millcreek , qui va joindre le Neponset ; cette heureuse situation a été mise à profit pour y établir des papeteries , des clouteries , des scieries , des manufactures de toile de coton.

« Quand on est sorti de Dedham , le pays devient plus agréable , on voit un grand nombre de maisons de campagne et des fermes bien cultivées. Les gens que l'on rencontre ont l'air bien portans , laborieux , infatigables ; ils sont vêtus très-proprement. Les femmes sont jolies , leur visage brille de gaieté et des plus belles couleurs.

« A mesure que j'approchais de Boston , tout s'embellissait autour de moi ; les maisons de campagne et les lieux de plaisance qui entourent cette ville sont bâtis avec beaucoup de goût.

« Boston est situé sur une presqu'île au fond de la baie de Massachusetts , ou Boston Harbour par 42° 22' de latitude nord. Sa longueur est de trois milles et sa largeur à peu près d'un mille ; le terrain va en s'élevant du bord de la mer au

centre de la ville. De même que les anciennes villes d'Angleterre , la plupart de ses rues sont irrégulières ; quelques-unes sont étroites et tortueuses ; les nouvelles sont mieux alignées , et l'on y voit de fort jolies maisons en briques. Plusieurs édifices publics sont construits avec beaucoup de goût. Cette ville offre un aspect magnifique et pittoresque lorsque l'on y arrive par mer ; elle contient 43,300 habitans.

Elle est la métropole littéraire aussi bien que commerciale de la Nouvelle-Angleterre. Elle a une société d'histoire , une académie des arts et des sciences , une société d'agriculture , plusieurs bibliothèques précieuses , beaucoup de fondations charitables. Tout ce qui concerne l'instruction publique y est admirablement réglé. Indépendamment des établissemens publics pour l'éducation , il y a plusieurs institutions particulières dans lesquelles on enseigne les diverses branches des connaissances humaines ; ainsi sous ce rapport , Boston peut soutenir la comparaison avec toute ville de l'Europe , excepté , peut-être Edinbourg.

« Les fruits de cette attention donnée à la culture de l'esprit et d'un sentiment de bienveillance , se reconnaissent aisément dans la manière d'être des habitans de Boston qui sont sensés , modérés et laborieux ; leurs sentimens religieux ne les distinguent pas moins que leur esprit de tolérance ,